

DIMANCHE
5 FÉVRIER 1832.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 65.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer ;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage ;
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

HISTOIRE VÉRITABLE

D'UNE FEMME SUR LE POINT D'AVORTER.

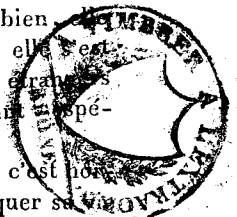
..... *Quæstum status ab illo*
Heccore.... VIRGILE.

Oh ! c'était plaisir de la voir avec ses fraîches couleurs, son indépendance et sa générosité. Elle souriait à l'avenir, il était si beau son avenir. Il y avait tant de vie et de force dans ce corps, et dans ce cœur tant de sentimens d'honneur et de dignité. Elle se sentait vivre, elle avait des joies pour tout ce qui était grand et noble, et des indignations pour tout ce qui était servile, bas et lâche. Et le peuple l'aimait, il fallait voir.... Il l'aimait comme tout ce qu'il aime, le peuple, comme il aime sa mère et sa maîtresse, comme il aime son enfant, comme il aime la gloire et la patrie. Il fallait entendre ses acclamations, ses chants d'amour et ses *vivat* pour elle. Il ne parlait plus que d'elle, il en tirait vanité, c'était son idole. Aussi les autres peuples la regardaient avec convoitise, comme le pauvre qui a faim regarde le riche qui mange. Ils auraient bien voulu posséder cette femme, jouir de ses larges faveurs... Ils soupiraient tout bas, et les rois leurs maîtres tremblèrent tout haut. Alors voilà que tout à coup, sous le prétexte et dans l'intérêt de sa santé, les plus grands médecins du royaume se groupèrent autour d'elle pour la soigner, et veiller à ses besoins et à ses intérêts. On l'intimida, on l'effraya sur son trop de santé, on lui fit d'abondantes saignées, on la couvrit de sangsues. La panique s'empara d'elle ; elle ne voyait plus qu'émeutes, mort et anarchie ; son existence était un long cauchemar. Tout cela lui vint dès que les docteurs l'eurent approchée. L'un lui prescrivit le repos, l'autre le silence et la diète blanche. Celui-ci lui défendit de rêver gloire et liberté, et de s'arrêter sur la place Vendôme à contempler la colonne ; celui-là lui apprit à ne pas consentir et à laisser faire, à renier ses amis et

à les voir pendre ou égorger sans en avoir souci. Enfin, de généreuse et grande qu'elle était, elle devint égoïste comme un banquier ; de dévouée et ardente, elle devint froide comme un ministre. Elle n'eut que des larmes et de l'or pour les Polonais ses frères, et pourtant elle avait du fer. Mais on lui assura qu'elle n'était pas assez forte pour le porter et pour faire le voyage. Elle voulait essayer, on lui mit des entraves, elle fut forcée de rester. Puis, il faut bien le dire, en son intention il y eut des consultations dans les facultés de tous les pays. Des médecins étrangers et à grand renom, avant même d'avoir été consultés, lui intimèrent leurs ordonnances et un régime à suivre. Comment voulez-vous donc qu'elle guérît, la pauvre femme ! Abandonnée des amis qu'elle avait délaissés en Belgique, en Piémont, en Italie, en Pologne, elle pleurait et se tordait sur sa couche ; elle courait comme une folle sur la place publique : on la traqua comme une bête fauve. Elle eut des momens de délire, des accès affreux. Elle se prit à haïr ceux qui donnaient des bulletins de sa santé, elle fit saisir ces bulletins et emprisonner leurs auteurs. Elle alla même, par un jour brûlant de juillet, jusqu'à assommer ses amis les plus chauds. Comme Saturne, elle dévorait ses propres enfans. La malheureuse ! plaignez-la.... Elle portait en son sein un germe précieux, un germe effroi de ceux qu'elle enrichit, qu'elle éleva, terreur de tous ses voisins : eh bien, elle a fait tout ce qu'il fallait pour le faire périr, elle s'est soumise à tout ce que les docteurs français et étrangers ont exigé d'elle. Son germe vit encore pourtant espérons....

Une mère qui laisse avorter son fruit... oh ! c'est horrible. A la fois commettre deux crimes, risquer sa vie et celle de son enfant ! Malédiction sur ses complices ! La loi les atteindra tôt ou tard, elle punit de mort l'infanticide.

L. B. F. M. E. R. E.



LA MÉNAGERIE.

Entrez, messieurs et mesdames, entrez ! Les premiers entrés sont les premiers placés. Avec la permission des autorités constituées, le préfet, M. le maire deux, et les adjoints en sus, nous aurons l'honneur de vous montrer la ménagerie la plus étonnante, la plus merveilleuse et la plus surprenante. Il ne s'agit pas ici, messieurs et mesdames, d'une *chèvre* qui danse sur la corde, d'un *hanneton* qui pince de la harpe, d'une *puce* qui joue aux dominos, ni d'une *carpe* qui sonne de la trompette. Entrez, entrez, c'est l'heure, l'instant et la minute. Le prix des places est de vingt centimes ou de quatre sous, pour me servir du langage vulgaire. Les militaires et les enfans ne payent que moitié place. Entrez, entrez, l'explication va commencer.

Vous voyez d'abord, messieurs et mesdames, le grand *Lion* de Corse, animal qui a fait trembler toutes les cours de l'Europe. Ne craignez rien, Espagnols, Russes et Prussiens, approchez, approchez ; l'animal a déjeûné ; d'ailleurs il y a onze ans qu'il est empaillé. Cet animal a été tué à l'île Ste-Hélène par un Léopard. Vous voyez dans cette cage, à côté du grand *Lion* de Corse, un *Lionceau* son fils. Il est un peu abâtardi, n'y faites pas attention : ce jeune animal a été envoyé depuis dix-huit ans en Autriche, où il a été élevé dans une basse-cour avec des dindons ; on craint qu'il ne ressemble jamais à son père.

Arrêtez-vous un instant, messieurs et mesdames, devant cette cage, rembourrée en velours et ornée de franges d'or. Vous y voyez un animal surprenant qui, depuis dix-huit mois, excite l'attention de tous les savans de l'Europe. M. Cuvier se propose de le disséquer quand il sera mort : nous avons déjà refusé douze millions de sa peau. Cet animal curieux est un phénomène des plus extraordinaires ; sa force est merveilleuse ; il porte plus de vingt millions en or ; il est très oublieux de sa nature, et ne se rappelle pas même le chemin par lequel il est arrivé dans cette cage dorée. Cet animal a la tête d'un mulet, les oreilles d'un âne, le cœur d'un lièvre, le bec d'un perroquet et le reste du corps comme une personne naturelle ; il doit partir incessamment pour les États-Unis d'Amérique.

Vous voyez par ici un autre animal extraordinaire, qui doit le jour à celui que je viens de vous montrer. Il tient à la fois du *serin* et du *paon*. Du *serin* par sa couleur, et du *paon* par sa belle queue qu'il étale en arc-en-ciel. Notre ménagerie va bientôt perdre cet animal qui doit être expédié pour Alger.

Le grand *tigre* de Portugal, animal qui ne se nourrit que de chair humaine.

Vous voyez dans ce coin, sur ce tas de fumier, un *coq* qui a perdu toutes ses plumes. C'est avec peine que je vous le montre dans cet état ; un banquier de mes amis m'avait conseillé de le nourrir avec de la graine de protocole. L'animal dépérit tous les jours, et je me verrai forcé de l'engraisser avec des feuilles de laurier.

J'ai l'honneur de vous présenter le *renard* chauve, dit *grand renard royal*. Cet animal est venu se terrer

dans une grande maison de la place St-Jean. Il est en même temps herbivore et carnivore. Il se nourrit de feuilles, et se jette plus particulièrement sur les feuilles de rose. Il y rencontre quelquefois des épines. Dernièrement ce bel animal a été vivement piqué ; il est bien malade, et nous craignons de le perdre avant le mois de juillet. Dans tous les cas M. *Persil* nous a fait demander sa peau dont il veut rembourrer son fauteuil.

Le grand serpent *Boa*, animal qui s'attache surtout à étrangler les princes. Il appartenait à une *baronne*, qui nous l'a vendu parce qu'elle n'en a plus besoin. Cet animal lui a rendu de grands services.

Le *Jars*, femelle de l'oie, animal dépeint par M. de *Buffon*. Le *Jars* a l'estomac chaud ; il digère l'or et la boue, comme vous et moi pourrions digérer un morceau de galette.

Attention ! messieurs et mesdames. Voici le gros *chien* savant du Dauphiné. Cet animal a fait l'admiration de la faculté de médecine de Montpellier. Il sait lire, écrire et compter : il possède une foule de talens plus extraordinaires les uns que les autres. Jamais chien ne rapporta mieux que lui ; jusqu'à présent il n'y a que les livres qu'on n'a pu parvenir à lui faire rapporter. Ce chien a été présenté à la cour du roi de France, qui lui a fait le plus brillant accueil. Il a la plus grande antipathie pour la musique, et surtout pour les instrumens en cuivre : il me suffirait de frapper sur une casserole pour le faire hurler comme un démon. Cet animal aime la botanique par instinct ; aussi est-il toujours entouré de simples.

Vous voyez plus loin la grande famille des *butors*, originaire des montagnes de la Suisse, que nous avons reçue par le *Courrier* de Lyon. Ces animaux sont bargeux et poltrons de leur nature ; les coups de fusil leur causent des maladies dangereuses : à la moindre émeute, nous sommes obligés de les élever comme des champignons dans une cave.

L'aigle blanc de Pologne. Cet animal a été mis dans l'état où vous le voyez, par un grand coquin d'aigle russe. Quoiqu'il soit bien malade, nous ne désespérons pas encore de le sauver, grâce aux infusions de poudre à canon.

Le *roitelet*, ce petit animal né en France et transporté ensuite à Holy-Rood, nous a été adressé par notre correspondant d'Angleterre. Je l'ai placé là, à côté du coq, dont quelques-uns de mes associés voudraient lui faire prendre la place. Jamais ce roitelet ne s'acclimatera en France : je lui ferai bientôt repasser la Manche.

Voici, messieurs et mesdames, le superbe *Mouton gaulois*. Cet animal avait une toison d'or ; mais depuis 1814, on l'a tellement tondu, qu'il ne lui reste plus que la peau. Dernièrement encore, en passant par la capitale, je l'ai arraché des mains d'un boucher de Grenoble qui voulait l'écorcher. J'espère cependant que d'ici au mois de juillet, sa toison repoussera.

Voilà, messieurs et mesdames, ce que nous avons en l'honneur de vous annoncer.

Ma femme, la recette est-elle conséquente ?

Un franc soixante et quinze centimes.

C'est bien ! Paillasse, mon ami, recommence la parade.

ORIGINE DU COURRIER DE LYON.

Air : *Le bon roi Dagobert.*

Nos homm's du just'-milieu
Un beau jour dirent : Sacré dieu !
Puisque décidément
L'Précurseur est du mouvement,
Il faut tant bien qu' mal
Faire un autr' journal,
Qui soit tout entier
A notr' doux Périer.

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

L' gros Thomas aussitôt
S'écrie : On dit qu' je n' suis qu'un sot,
Mais à défaut d'esprit
Je m' vante d'avoir du crédit.
Avez-vous ou non
Besoin de son nom,
Dressez vite un script
Et Thomas souscrit.

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

Je me charge du Précurseur,
Répond Lourd-Paquet, le docteur,
Et je le traiterai
Comm' mes malades : je le tûrai.

Lui mort, chaque matin
Nous pourrons enfin,
Donner de l'encensoir
Au nez du pouvoir.

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

Docteur, vous êtes entr' nous,
Trop prompt à vous mettre en courroux ;
Plus calm' moi, dit Molant,
Pour l'intrigu' j'ai quelque talent
Laissez-moi l' souci
De conduire' cell' ci,
Et je vous promets
Le plus grand succès.

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

A c' beau projet, oui-da
J'applaudis fort, dit Gros-Dada,
Pourvu qu' l' nouveau journal
Ne cit' jamais l' National.
S'il vante Guizot
Aux dépens d' Barrot,
S'il ne donne jamais guin
De cause à Mauguin,

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

Avec plaisir je l' vois,
Fit le doucereux genevois,
Du corps municipal
On ne dira plus l' moindre mal,
Au conseil j' pourrai
Tont qu' j' le voudrai
Lâcher le bouton
De mon pantalon.

Cherchons des rédacteurs
Et surtout cherchons des lecteurs.

L'argent c'est l' grand moyen
Ajoute Etienne l'Egyptien :

On doit faire aujourd'hui
Tout par lui comme tout pour lui.
Fut-on par ma foi
Plus bêl' que moi...
Soyez convaincus
Qu'avec des écus
On a des rédacteurs
Et qu'on a même des lecteurs.

L'EMBRIGADEUR.

Voyez-vous là, aux *Pierres-Plantées*, en face du cabaret *Boissart*, cet homme qui promène autour de lui son regard inquiet ! Il vient de s'arrêter ; examinez-le attentivement : voyez cette redingotte bleue soigneusement boutonnée, ce chapeau gris enfoncé sur les yeux, et qui couvre des cheveux plats, ces épais sourcils, ces favoris larges et touffus, cette bouche pincée, cette expression de physionomie qui tient en même temps du renard et de la hyène. Voyez cette main calleuse qui presse avec force une grosse canne, et ces coudes collés sur les hanches, et cette jambe avancée qui semble attendre le signal. Avez-vous reconnu ce personnage dont je viens de vous tracer le portrait ? — Non. Poursuivons.

*Allons ! enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.*

Ce chant produit sur le personnage mystérieux l'effet de l'étincelle électrique ; une commotion rapide parcourt tous ses membres. Ecoutez, le chant continue ; il part de la Grande-Côte :

*Contre nous de la tyrannie
L'étendart sanglant est levé.*

L'inconnu se retourne avec vivacité : examinez-le maintenant : à ses bras tendus, à son corps penché, ne vous semble-t-il pas voir une araignée prête à fondre sur la mouche qui va devenir sa proie ?

La voix se rapproche. Regardez, là, à quelques pas du cabaret : c'est un ouvrier qui revient de son travail. Voyez cette physionomie franche et ouverte, cette démarche assurée. Quel contraste avec l'inconnu ! Ne vous semble-t-il pas voir le vice et la vertu personnifiés ! L'ouvrier est arrivé devant le cabaret ; le personnage mystérieux l'accoste : il lui presse la main qui vient de lui être présentée avec défiance ; une conversation animée s'établit entr'eux. Regardez : la contrainte disparaît insensiblement ; l'ouvrier a repris sa physionomie franche ; ils entrent au cabaret. Suivons-les : asseyons-nous à cette table et regardons. L'inconnu fait venir du vin ; et après de nombreuses libations, il sort de sa poche une grande feuille de papier couverte de signatures : il la présente à l'honnête artisan qui paraît d'abord hésiter, mais qui se rend enfin aux argumens de son Amphitryon. Le nom, les prénoms, le domicile de l'ouvrier sont inscrits sur la liste. Les bouteilles se succèdent. Il est deux heures du matin : les deux convives quittent le cabaret : sortons avec eux. Ils se dirigent vers la place des Terreaux : le personnage inconnu entre à l'Hôtel-de-Ville ; les portes se referment sur lui. Et l'ouvrier ?

il regagne son logis et va se jeter sur son grabat, où il se retrouvera demain avec ses remords.
Comprenez-vous maintenant ?

BÉVUES.

Or il advint qu'un jour deux cents capacités financières se rencontrèrent et résolurent de mettre en commun leur esprit et leur argent pour fonder un journal. Le président de la société fit un appel nominal qui donna le résultat suivant :

Nombre des votans	200
Esprit.	0
Argent	100,000

Et il fut décidé que la société publierait, avec de l'argent, un journal sans esprit.

Ce qui fut dit, fut fait.

Et le temple du juste-milieu eut une nouvelle colonne.

Le *Courrier de Lyon* parut, et chaque jour les bévues se succédèrent avec une rapidité qui ne nous laissait pas le temps de respirer. Depuis plus de quinze jours j'avais renoncé à la lecture de cette feuille, lorsque, pour mon malheur, un de mes amis s'avisait de me remettre le numéro de ce journal publié lundi passé. Je te recommande, me dit-il, la lecture de l'article intitulé : *Des Journaux de Lyon*. Je me résigne, et je lis cet article. Que de sottises ! que d'absurdités ! que de BÉVUES ! Oh ! c'est vraiment trop fort. Jugez-en, cher lecteur, par la phrase suivante :

L'ASMODÉE, journal rose, qui n'a de diabolique que le nom et le malin vouloir. Le FURET, journal du même genre.

Additionnons maintenant les bévues renfermées dans ce peu de mots.

Première Bévue.

Asmodée n'est pas un journal, c'est une satire.

Seconde Bévue.

Asmodée ne paraît pas sur papier rose, mais sur papier jaune. Cette couleur rappellerait-elle par hasard des souvenirs à l'auteur de l'article ?

Troisième bévue.

Le *Furet* n'est pas un journal de même genre qu'Asmodée. Le *Furet* est une feuille périodique paraissant deux fois par semaine.

Voilà donc de compte fait trois bévues en deux lignes ; c'est, si je ne me trompe, une bévue et demie par ligne. Ah ! messieurs du *Courrier*, je vous y prends, il est bien évident que vous n'avez jamais ni vu ni lu les deux journaux dont vous parlez. Et la *Glaneuse*, donc, la *Glaneuse* dont vous ne dites rien. Ici vous montrez le bout de l'oreille. J'attends un *erratum*, dans lequel j'espère que vous nous traiterez en ami.

GRAND-THÉÂTRE.

A mercredi la représentation au bénéfice de M. Pepin. C'est un rendez-vous que donne à la foule le bénéficiaire. Le *Philtre* viendra à propos sécher les larmes qu'aura fait répandre la palpitante histoire de l'homme au masque de fer, déroulée en cinq longues époques. Le poème du *Philtre* est plein de gâté : Scribe a passé par-là. La musique est toute française ; elle est d'Aubert. Ces deux ouvrages sont montés avec soin ; l'administration compte sur eux et notre chef d'orchestre sur le public. A mercredi !

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE BERNARD-LÉON.

Cette fois le bénéficiaire ne s'est pas attaché à choisir des titres ambitieux. Il n'a pas voulu sacrifier aux exigences du public. Il a eu raison ; son nom seul est un talisman assez puissant. Cependant s'il faut en croire quelques personnes qui ont assisté aux répétitions, le spectacle qui nous sera offert mardi par Bernard-Léon, est de nature à piquer l'attention du public. Voici les titres des ouvrages qui seront représentés :

L'Ambassadeur, vaudeville dans lequel nous avons déjà applaudi la verve comique du bénéficiaire.

Les six Degrés du Crime, mélodrame qui vient d'obtenir à Paris un succès de vogue ;

Le Mort sous le scellé, vaudeville dont on dit beaucoup de bien ;

La Nuit de Noël, vaudeville dont les personnages sont confiés à Prudent, Achard et à Madame Adam. Chance de succès.

Il y aurait ingratitude, si le public ne se rendait pas en foule à cette représentation.

AVIS.

M. Berthaud ayant été indisposé pendant toute la semaine qui vient de s'écouler, ne pourra faire paraître sa troisième livraison d'*Asmodée*, que le mardi 7 de ce mois. Il nous prie d'annoncer qu'à l'avenir les livraisons qui ne paraîtraient pas aux jours indiqués ne compteraient pas à MM. les souscripteurs.

BOURSE MILITAIRE.

Assurance mutuelle pour le recrutement ; MM. Debarge et administrateurs, rue Montmartre, n. 165, à Paris.

L'Assurance comprend soixante départemens, les fonds seront déposés chez le notaire, que la veille du tirage, on soustraira de 100 fr. à 1200 fr.

L'Administration fournira un remplaçant au souscripteur aura déposé 1000 fr., et lui restituera 500 fr. s'il est réformé.

S'adresser, pour de plus amples renseignemens, pour le département du rhône, au Directeur, Galerie de l'Argue, escalier L., au 1^{er}.

J. A. GRANIER, Gérant.